

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Norbert VIATTE

Lettre à Edmond Humeau sur la  
Composition Française

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 337-339

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# LETTRE

## à Edmond Humeau

s u r

### la Composition Française

J'ai toujours pensé que le devoir français était nécessaire à l'éducation classique. Si la difficulté est un signe de valeur, et la rareté ou l'exiguïté du résultat, alors j'ai mille fois raison.

Vous le savez aussi bien que moi, vous — et n'importe quel professeur de langues — l'héritage classique est lourd à porter. La crainte, ou le désir de la paix, ou l'espoir d'un diplôme nous ont tenus dociles plus que l'amour des humanités. Le moment venu, combien de nos camarades ne jetèrent-ils pas tout à bas ? Voici la vie, voici la gloire ou la médiocrité : il ne faut pas mendier son pain.

Mais s'ennuyer huit ans aux grises variétés d'un collège pour n'en rien tirer, c'est trop cher. Subir le latin et le grec. Rendre ses mathématiques comme on les a données. Entretenir sa mémoire de toutes sortes de vieilles choses, respectables sans doute, mais objets de musée, deux fois mortes. Il n'y a pire fardeau que celui qui ne sert à rien.

Je persiste à croire cependant que l'étude comble de joie. On la fait donc mal si elle n'apaise l'esprit ou ne libère l'âme. Mais cette paix, cette joie, cette liberté, qui la prouvera ? Ni le latin, ni le grec surtout, qui la donne pourtant, n'en laisseront filtrer un rayon. Vous devez en

jouer, témoin bienheureux, quand votre main glisse sur les cahiers où vous guettez plus un jeune homme qu'un auteur.

Vous le voyez, je ne parle pas littérature. Loin que je méprise notre langue française, j'envie toujours à Racine cet emploi extraordinaire du pronom relatif, comme à Bossuet la pertinence de ses substantifs ou l'équilibre logique de ses moindres mots. Avec vous, je me fais un léger devoir de lire la grammaire et le dictionnaire, et je tiens pour trop riches les ressources de la langue, de la syntaxe en premier lieu — sans tant de beaux exemples qui nous ont précédés. Le reste, à l'écrivain de le fournir.

Le reste, mais l'essentiel. Et vous sentez vous-même que rien n'est fait quand on n'a pas touché « au reste ». Ce qu'il faut exiger de l'élève, c'est sa propre âme, impitoyablement. Il prétendra ne pas vous la refuser. Mais vous verrez tant de fard, tant de masques, qu'un doute vous viendra : vraiment, il ignore son propre visage.

Alors, il faut l'aider. Vous savez combien ils sont enfoncés dans le sensible (beaucoup ne le soupçonnent pas). Vous vous étonnerez à leurs ravissements imaginatifs ; ces délires tant aimés ; cette éloquence intérieure ; ce monde irréel et limpide qui possède leur cœur : à ce point fragile qu'il s'écroule à tout coup pour renaître éternellement, vivant de toute la vie que lui transfuse la réalité. Nuages sans pluie : à peine en tirerez-vous du vent.

Les mettre donc au travail durement. Commencez par les libérer de tout poids mort et mortifiant : fléchissement sentimental, ou cet amour de soi-même qui dissipe. Faites vite. Détruisez à fond. Tant pis si leurs commencements ne manifestent que le néant originel de l'esprit. Evitez simplement la tristesse de cette pauvreté. Qu'ils l'aient, au contraire ; qu'ils en fassent une source de joie, parce qu'elle est la vérité.

Car il ne s'agit pas de nous servir ces devoirs tout faits, tout pensés par d'autres. Vos élèves useront de leur module propre. Qu'ils renoncent à beaucoup de choses ; qu'ils s'ingénient à suivre la réalité, humblement, pas à pas : elle est la nourriture de l'intelligence.

Il serait inhumain d'exiger un pareil dénuement. N'oublions pas qu'ils ont un cœur, un instinct créateur d'images à qu'il faut s'adresser *avant tout* sous peine d'un

enseignement stérile. Faites donc confiance à cette créature de Dieu, l'Imagination. Sa sagesse à elle, Pascal l'appelait folie. Au contraire, rendez-la exubérante, tapageuse. Qu'elle se moque de tout — avec une raison infaillible. Mais n'oublions pas son rang, et qu'elle ne supplée pas la réalité. Elle ne fait qu'en approcher ; elle ne la surcharge pas. Elle n'est ni un mirage, ni une hallucination, ni une illusion, mais le véhicule de l'Esprit, comme l'Eau au commencement du monde. Et pour un poète, c'est toujours le commencement du monde.

L'esprit jaillira donc au fond de tout travail. Il donnera le coup au cœur (car on n'étalera point son émotion : elle sera contenue en l'œuvre comme en sa cause), et cette paix qu'il aura acquise à l'enfant, vous l'y cueillerez comme du miel. Vous exigerez toujours plus cette présence de l'esprit. Ah, cette délivrance de l'âme, quand elle aura dominé tous les instruments de ses devoirs, et que leur service fini, sa grandeur les laissera retomber inutiles ! Nul désir de comprendre, alors, parce qu'une possession est assurée — obscure, et pourtant elle apaise l'intelligence — certaine, elle recueille, aimée pour elle-même, les gerbes mûres et dispersées de notre cœur.

Des images, en effet, (ou des poètes même) ce n'est pas cela qui importe. Elles ne sont qu'un pauvre indice — tout comme la création montre Dieu. Il n'y a même plus ni joie, ni douleur, mais une ardeur d'attente insatisfaite. Et la louange de l'âme qui est le silence. Jusqu'à ce que son exultation éclate en un cri muet : *En, dilectus meus loquitur mihi.*

Mais cela ne nous regarde plus, mon cher ami. Prenez garde aux règles de l'orthographe. Adieu.

Norbert VIATTE